

Cultures & Écologies | Kulturen & Ökologien | Cultures & Ecologies  
Collection dirigée par Corinne Fournier Kiss, Thierry Roger & Patrick Suter

# Littérature et écologie ou comment écrire les écocides de biotopes réels

Édité par Corinne Fournier Kiss



Academic Press Fribourg

Cultures & Écologies | Kulturen & Ökologien | Cultures & Ecologies

Collection dirigée par | Reihe geleitet von | Series directed by

Corinne Fournier Kiss

Thierry Roger

Patrick Suter

Vol. 1

Littérature et écologie,  
ou comment écrire les écocides de  
biotopes réels

Édité par Corinne Fournier Kiss

© 2024 Academic Press Fribourg  
Chiron Media Sàrl  
Avenue de Tivoli 3  
1700 Fribourg  
Suisse

www.academicpressfribourg.info  
Service éditorial : editorial@academicpressfribourg.info  
Service des commandes : distribution@academicpressfribourg.info  
Service médias : media@academicpressfribourg.info

ISBN du livre version pdf : 978-2-88981-049-9

ISBN du livre broché : 978-2-88981-050-5

DOI : 10.55132/lecb138

Lien DOI : <http://doi.org/10.55132/lecb138>

L'étape de la préresse de *Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels*, a été soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Ce livre est sous licence :



Cette licence permet à d'autres de remanier, d'adapter et de s'appuyer sur ce travail à des fins non commerciales. Bien que leurs nouvelles œuvres doivent également faire référence à ce travail et être non commerciales, ils ne sont pas tenus d'accorder une licence à leurs œuvres dérivées selon les mêmes conditions.

Publié avec le soutien de l'Institut de langue et de littérature françaises de l'Université de Berne.

Image de couverture : Leslie Cole, 'Scorched Earth' - *Devastated Rubber Plantations*, 1946, huile sur toile, Imperial War Museum London © Imperial War Museum (Art.IWM ART LD 5828).

# Table des matières

<b>Présentation</b>	9
<b>1 L'écocide et sa représentation dans la littérature mondiale</b> <i>Corinne Fournier Kiss</i>	11
<b>2 Éviscérer la mère</b> Pline l'Ancien et les mines d'or <i>Olivier Thévenaz</i>	71
<b>3 Ökozid vs. wachsendes Weltbewusstsein?</b> Nachhaltigkeit und die Suche nach der verlorenen Zeit <i>Ottmar Ette</i>	91
<b>4 Antipoétique de l'écocide</b> <i>Patrick Suter</i>	111
<b>5 Littérature et lutte environnementale</b> <i>Pierre Schoentjes</i>	129
<b>6 Araignée et autres tricksters au cœur de l'écosystème forestier équatorial</b> <i>Xavier Garnier</i>	141
<b>7 Un fleuve sacré au bord du désastre écologique</b> <i>An den inneren Ufern Indiens. Eine Reise entlang des Ganges</i> de Ilija Trojanow <i>Aurélie Choné</i>	155
<b>8 Des désastres au renouveau</b> Édouard Glissant et Sylvie Séma Glissant <i>La Terre magnétique. Les Errances de Rapa Nui, l'île de Pâques</i> <i>Colette Camelin</i>	179

<b>9 The Poetic Pulse of an Estuary</b>	201
Ecological Time, Place and Pace in Alice Oswald's <i>A Sleepwalk on the Severn</i> and Philip Gross's <i>The Water Table</i> <i>Céline Naito</i>	
<b>Bibliographie générale</b>	225
<b>Notices sur les auteurs et les autrices</b>	243
<b>Index</b>	247

## Littérature et lutte environnementale

Pierre Schoentjes

**RÉSUMÉ :** S'appuyant sur ses travaux en éco-poétique, Pierre Schoentjes interroge ici la manière dont la littérature de fiction met en scène la violence envers les personnes, justifiée par les figures de militants au nom de la cause environnementale. Posant des textes des années 50-70 en regard de la production romanesque de l'extrême contemporain (2022), il montre que les écrivaines et les romanciers d'aujourd'hui refusent de cautionner la violence envers des personnes, que certains de leurs prédécesseurs assumaient. Sous réserve d'un inventaire plus complet, il ressort au terme de l'analyse que la fiction contemporaine voit dans le suicide des militants la limite extrême de l'engagement pour l'environnement.

**MOTS CLÉS :** Écopoétique, violence, animaux, militantisme, écologie.

**ABSTRACT:** Drawing on his work in French eco-poetics, Pierre Schoentjes examines the way in which fictional literature deals with violence against people which is justified by the eco-friendly characters in the name of an environmental cause. By comparing texts from the 1950s and 1970s with the novelistic production of the Contemporary Extreme (2022), he shows that today's writers refuse to condone the violence against people that some of their predecessors did. Subject to a more complete review of recent fiction, the critic posits at the end of his analysis that contemporary fiction sees in the suicide of militants the extreme limit of commitment in environmental engagement.

**KEYWORDS:** French eco-poetics, violence, animals, activism, ecology.

### Légitimité de la cause environnementale

La problématique de la lutte environnementale telle qu'elle est représentée dans la fiction reste largement un angle aveugle de la critique. La littérature elle-même ne s'est d'ailleurs mise que tardivement à s'intéresser aux questions écologiques, et ce alors même qu'autour d'autres enjeux de société, elle a été à l'avant-garde. Il est inutile de rappeler que dans le domaine de l'émancipation sociale, les écrivains ont joué un rôle moteur, que ce soit à travers leurs écrits ou dans des prises de positions publiques. L'importance de cet engagement se vérifie encore par la participation d'Annie Ernaux, qui venait d'être couronnée par le Prix

Nobel de littérature, à la manifestation du 16 octobre 2022 contre la flambée du coût de la vie, lancée à l'initiative de Jean-Luc Mélenchon.

Des prises de positions symboliquement aussi fortes ne sont pas encore visibles dans le domaine environnemental, même si un nombre toujours croissant d'écrivaines et d'écrivains expriment leur souci pour ces enjeux, sur toile de fond d'un changement climatique dont les conséquences n'échappent plus à personne. En France, et pour des raisons qui remontent aux années Sartre, voire à celles du Front Populaire, c'est le militantisme social qui est traditionnellement légitime. Pendant très longtemps, et jusque dans la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, l'engagement écologique ne l'était guère et il pouvait même être victime d'une ironie quelque peu condescendante. Sa légitimité n'allait même pas de soi dans les années 1970, quand le souci du futur de la Planète s'imposait pourtant auprès d'une petite partie de la gauche, sur toile de fond de pacifisme, de marées noires et de lutte contre le nucléaire, civil et militaire. Pour une autre partie – majoritaire – de la gauche, productiviste, soucieuse à juste titre du sort des ouvriers dans l'industrie française, les questions environnementales demeuraient accessoires.

Il existe donc une situation spécifique à la France, différente de celle que l'on observe dans les pays du Nord de l'Europe ou aux États Unis par exemple. La social-démocratie en Allemagne, aux Pays-Bas ou en Belgique a permis l'éclosion d'une écologie plus largement soutenue par les jeunes des classes moyennes. Aux États Unis, les années soixante-dix, celles de la contestation, avaient été marquées par le fort engagement de certains écrivains en faveur de l'environnement. L'opposition aux barrages, à la déforestation, à l'exploitation de mines à ciel ouvert et aux injustices environnementales ont conduit à des actions qui ont été thématiques par la littérature, *fiction* et *non-fiction* confondues. Edward Abbey, par exemple, a mis en scène un militantisme particulièrement actif dans son célèbre *Gang de la clé à molette* (1975), ouvrage prônant le sabotage écologique. L'imaginaire de cette fiction avait permis de penser comment l'action, à l'occasion violente, en faveur de la protection de la nature pouvait préserver l'humanité du processus *écocidaire* et autodestructeur qu'enclenchait la course effrénée au profit. On aurait du mal à trouver dans la France des années 1970 un roman similaire et jouissant de la même visibilité.

## **Militants contre braconniers**

Je me concentrerai ici sur la lutte en faveur de l'environnement telle qu'elle s'exprime dans la littérature française, sans volonté d'exhaustivité mais en effectuant quelques sondages. Sans m'y restreindre, je privilégierai des textes qui interrogent les modes d'action de ceux qui entendent prendre la défense des

animaux en recourant à la violence non seulement envers les biens mais encore à l'encontre de personnes. Un certain nombre de repères, forcément limités dans le cadre qui est le nôtre, devraient nous permettre de prendre la mesure de la manière dont cette question a été problématisée.

La première balise est bien connue : il s'agit du célèbre roman de Romain Gary, *Les Racines du ciel* (1956), qui se déroule en Afrique, met en scène l'action pour la défense de la nature en général, et des éléphants en particulier. Morel – le protagoniste principal – et Minna – qui le seconde – œuvrent pour la défense des éléphants parce que, à l'époque où Morel avait été prisonnier de guerre dans un camp en Allemagne, il avait tenu bon en imaginant la liberté dont jouissaient ces pachydermes. *L'image* l'ayant aidé psychologiquement à soutenir l'épreuve de la captivité, il va, dans l'après-guerre, s'engager *dans le réel* en faveur de cette cause. Quelle forme prend cet engagement ? Elle ne diffère d'abord en rien de ce que font aujourd'hui encore les écologistes. Il sensibilise ses interlocuteurs, rédige des manifestes, lance des pétitions, tout cela de manière totalement pacifique. Mais il se rend très vite compte que même si ses actions suscitent certaines sympathies, beaucoup de monde reste totalement indifférent. La situation des éléphants ne s'améliore pas, et lorsqu'il comprend la faible portée de son action, il n'hésite pas à recourir à la violence. Violence mesurée, mais aux conséquences potentiellement graves : son tir en vient à blesser l'un des chasseurs les plus actifs de la région.

Avec le roman de Gary, qui problématisait en parallèle l'action d'indépendantistes faisant trafic de l'ivoire des éléphants pour soutenir leur cause, l'on se situe dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est une époque où le recours à la violence physique pour défendre un but noble apparaissait encore légitime au plus grand nombre. Dans des années où le combat contre le colonisateur justifiait que l'on tue les Occidentaux, la valeur relative de la vie d'un éléphant se pensait d'ailleurs selon une échelle de valeurs qui n'est pas celle que nous manions aujourd'hui.

Cet arrêt sur *Les Racines du ciel* permet de pointer le fait que les années cinquante ne posaient pas encore, dans le contexte colonial non plus, la question des rapports entre injustice environnementale et injustice sociale en des termes qui sont les nôtres aujourd'hui. La destruction massive de la nature et le mépris des populations autochtones peuvent certes historiquement aller de pair : dans *Ecocriticism*, Greg Garrard rappelle ainsi que dans le cas des Indiens des plaines en Amérique du Nord ou des aborigènes de la Tasmanie, le lien entre génocide et écocide est avéré. Mais il signale aussi qu'il n'a pas été rare que des Européens aisés se concentrent, comme c'est le cas de Morel, « sur la préservation de la nature sauvage et des animaux charismatiques », tandis que les autochtones pauvres se montrent « plus préoccupés par les déchets toxiques et l'appropriation

néocoloniale des ressources »<sup>1</sup>. La politique environnementale, récente aussi, illustre que les Occidentaux sont prompts à défendre notamment en Afrique une nature... qu'ils ne cessent de détruire chez eux. Cette situation, paradoxale en apparence seulement et qui tient en réalité à des exigences de confort toujours accrues, a parfaitement été mise en lumière par Guillaume Blanc. Dans *L'Invention du colonialisme vert* (2020), il rappelle comment les grandes agences internationales forcent la « naturalisation » de l'Afrique, et donc sa « déshumanisation » : « mettre des territoires en parc, y interdire l'agriculture, exclure les hommes, faire disparaître leurs champs et leurs pâturages pour créer un monde prétendument naturel, où l'homme n'est pas »<sup>2</sup>. Des mesures que personne ne chercherait à imposer en Europe où les autorités comme les mouvements environnementalistes mettent en avant l'idéal d'une interaction harmonieuse entre les hommes et la nature.

La seconde balise est beaucoup moins visible et ne s'aperçoit qu'à l'occasion d'une exploration approfondie du champ. Elle prend la forme d'un roman de Pierre Pelot, un polygraphe dont l'œuvre couvre un éventail allant de la fiction préhistorique à des romans centrés sur sa région, les Vosges, en passant par la littérature de jeunesse. Son lectorat a toujours été important, même si, n'ayant jamais accédé au canon, il compte peu de lecteurs dans le monde académique. Parmi les livres qu'il consacre à sa région se détache *Les Canards boiteux*<sup>3</sup>. Le roman se déroule au milieu des années 1970 et met en scène les « canards boiteux », des jeunes que leurs détracteurs « nés quelque part » appelaient volontiers « margibouseux » : des anciens citadins qui ont effectué le « retour à la terre », même si de *retour*, il était en réalité rarement question pour ces filles et ces garçons issus de la classe moyenne des villes. L'univers de ceux qu'on allait appeler néo-ruraux, installés dans un environnement naturel qu'ils apprécient par-dessus tout, est perturbé lorsque des braconniers – allemands, de surcroît, ce qui augmente l'antipathie qu'ils suscitent – viennent dénicher des faucons pèlerins pour en faire commerce. Le rapace est déjà menacé à l'époque, et sa protection suscite un engagement à la mesure du symbole qu'il représente.

Sans entrer ici dans les détails de l'histoire, la confrontation entre les « locaux » et les « étrangers » escalade de confrontations verbales en menaces physiques jusqu'au moment où les deux militants, protagonistes du roman, disposent des pièges à loups sur la colline que les braconniers doivent traverser pour atteindre les falaises où nichent les rapaces. Les Allemands s'y prendront les

---

<sup>1</sup> Greg GARRARD, *Ecocriticism*, New York, Routledge, 2004, p. 194 [je traduis – PS].

<sup>2</sup> Guillaume BLANC, *L'Invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Paris, Flammarion, 2020, p. 16.

<sup>3</sup> Pierre PELOT, *Les Canards boiteux*, Paris, Éditions G.P., 1979.

pieds, des coups de feu seront échangés et, au plus fort de la lutte, un braconnier, quelque peu « aidé » par l'un des militants, tombe de la falaise et se tue.

À vingt ans d'intervalle, Gary et Pelot mettent ainsi en scène, sur toile de fond de la protection des animaux, des héros qui n'hésitent pas à prendre les armes et à exercer une violence physique envers leurs opposants. S'ajoute à cela qu'aucun des deux romanciers ne condamne l'action de leurs personnages ; ceux-ci continuent au contraire de jouir de toute la sympathie de leur créateur, comme des lecteurs du reste.

L'on ne croira évidemment pas pour autant que l'écologie de l'époque aurait prôné la légitimité de la violence. Au contraire : héritière du pacifisme et des engagements en faveur des droits civiques, c'est toujours la non-violence qui a été mise en avant. En règle générale, c'est d'ailleurs contre les écologistes que la violence s'exerce, comme le montre le sort que ceux-ci subissent lorsqu'ils entravent les intérêts économique et politique des États. On le vérifie jusque dans nos démocraties européennes avec en 1985 la destruction du *Rainbow Warrior*, autorisée par François Mitterrand.

La violence réelle exercée contre les militants écologistes n'a pas empêché que le roman, il y a une trentaine d'années encore, faisait volontiers le portrait d'écologistes extrêmes comme autant de dangereux fanatiques. Et ce, dans le sillage d'une pensée hostile à l'écologie supposée profonde, dont on trouve l'expression dans *Le Nouvel Ordre écologique* (1992), qui pointait dans la direction d'un « fascisme vert ». Je n'aborderai pas ici le champ des thrillers qui basent leurs intrigues sur la menace que représentent des terroristes déterminés aux pires actions, mais il n'en manque pas. Le personnage de l'écoterroriste est régulièrement venu prendre la place qu'occupait pendant la guerre froide celui du Russe soucieux d'exercer sa domination sur le monde.

Hors littérature de genre, des positions caricaturant la pensée de la *deep ecology* s'expriment dans *Le Parfum d'Adam* (2007) de Jean-Christophe Ruffin. Sa fiction ne fait rien de moins que de transformer des écologistes en terroristes qui entendent mettre fin à la surpopulation en sacrifiant les habitants des pays les plus défavorisés. Le scénario catastrophe, qui prend appui sur la figure de Paul Watson – militant des mers qui s'interpose physiquement pour protéger les baleines –, caricature les positions des environnementalistes et invite les lecteurs à un amalgame qui jette la suspicion sur l'ensemble de l'écologie, au-delà d'actions violentes dont la légitimité pourrait être mise en cause par certains. Dans les mêmes années, une hostilité semblable envers l'écologie se lisait aussi chez Iégor Gran dans *L'Écologie en bas de chez moi* (2011), qui est une véritable charge contre l'écologie. L'écrivain, pourtant marqué à gauche, adopte dans ce récit la position d'un esthète

supérieur qui, au nom de l'art, donne voix à un mépris pour l'engagement des environmentalistes.

## Ce que nous devons aux animaux

Il est intéressant de noter que dans les très nombreux romans qui abordent la problématique de l'alimentation carnée, de *180 jours* (2013) d'Isabelle Sorente à *Deux kilos deux* de Gil Bartholeyns (2019) en passant par *Défaite des maîtres et possesseurs* de Vincent Ménage (2016) ou *Règne animal* (2016) de Jean-Baptiste Del Amo, la thématique des actions violentes, menées pour libérer par exemple des animaux de laboratoire, ne s'est jamais imposée. Ces romans, souvent très documentés, choisissent en règle générale de se centrer sur les conditions de vie et de mort misérables que l'élevage industriel fait subir aux animaux<sup>4</sup>. Le roman de Lucie Rico, *Le Chant du poulet sous vide* (2020), qui renouvelle le genre en l'abordant sur le ton de l'ironie, n'accorde pas davantage d'attention à une violence qui s'exercerait en faveur de la protection des poulets. L'interrogation éthique dont l'ensemble de ces textes sont porteurs, et qui est centrale aussi dans la philosophie contemporaine, comme l'illustre le rayonnement de thèses d'un Peter Singer<sup>5</sup>, met l'accent sur les souffrances subies par les bêtes d'élevage, mais n'interroge pas l'action des plus militants parmi les défenseurs des droits des animaux.

La situation est légèrement différente quand on se tourne vers les textes qui se centrent sur les bêtes sauvages, dont la France offre moins d'exemples dans la mesure où la nature y est domestiquée depuis le Moyen Âge. Le retour du loup, qui fait d'ailleurs l'objet d'une forte opposition, ne suffit pas à recréer un univers sauvage dans lequel situer un roman. Mais la question de la violence exercée par l'homme envers des animaux sauvages s'est invitée par un détour géographique dans *La Guérilla des animaux* (2018) de Camille Brunel. Ce roman s'ouvre sur une scène où le personnage central, qui assiste à la mise à mort d'une tigresse venant de mettre bas, tue les braconniers responsables. Le roman s'attache ensuite à la dérive meurtrière du couple de protagonistes qui n'hésite pas à venger les animaux en éliminant les hommes. La perspective de ce roman, qui se situe dans un futur proche, n'est pas réaliste, mais il n'en demeure pas moins que Brunel entend créer

---

<sup>4</sup> Sur cette problématique qui a accompagné la montée en puissance des études animales en France, on lira notamment : Anne SIMON, *Une Bête entre les lignes. Essai de zoopétitique*, Marseille, Wildproject, 2021.

<sup>5</sup> Voir Peter SINGER, *La Libération animale*, trad. de l'anglais par Louise Rousselle, Paris, Payot, « Essais », 2012 [1975].

le malaise en faisant des bourreaux habituels des animaux les victimes de héros dont il s'efforce de brosser les traits en leur gardant une certaine sympathie.

Cette perspective avait rarement été suivie. Un des rares textes littéraires ayant mis en scène la nécessaire protection de la faune sauvage, *L'Adieu au Tigre* (1979) d'Armand Farrachi, adoptait la perspective plus traditionnelle d'une enquête dans les livres et sur le terrain, en Inde. Si l'on sent chez l'auteur une violence rentrée devant le massacre de ces grands félins, il n'appelle jamais au meurtre mais rend poignante la disparition du tigre dans des pages qui jouent du motif ancien du *ubi sunt* pour montrer que les tigres ne sont plus. Ces félins n'ont plus de « lieu », puisqu'ils ont été largement exterminés et que l'espèce elle-même est dorénavant menacée de disparition. Farrachi, qui entretient une attitude critique également envers la science, à laquelle il reproche d'avoir trop souvent été au service exclusif de l'intérêt humain en délaissant le sort des animaux<sup>6</sup>, aurait sans aucun doute trouvé à redire aux diaporamas animaliers du Musée d'histoire naturelle de Berne. Les vitrines du Musée exposent en effet la fameuse collection de Bernhard von Wattenwyl, un aristocrate parti avec sa fille en expédition de chasse au Kenya et en Ouganda en 1923-1924<sup>7</sup>. Le duo a ramené de ses voyages environ 150 exemplaires de la grande faune afin de permettre aux Suisses, qui contrairement aux Européens ne possédaient pas de colonies, de se familiariser avec l'univers de la nature en Afrique. L'histoire naturelle, dont la pratique a pendant longtemps reposé sur la collecte, n'est pas exempte de responsabilités dans le malheur des bêtes. La disposition actuelle des collections du musée, qui s'efforce d'intégrer notre sensibilité plus respectueuse de la vie des bêtes, illustre d'ailleurs à travers un détail une problématique à laquelle Farrachi se montrait sensible : le braconnage. La corne du rhinocéros naturalisé a été remplacée par une réplique en bois de crainte que des indécents ne s'en emparent afin de la commercialiser sous forme de poudre aux vertus supposément aphrodisiaques. La précaution n'est pas vaine quand on sait qu'il est arrivé que dans des zoos, des criminels sectionnent les cornes des bêtes vivantes à la tronçonneuse.

*L'Adieu au tigre*, condamnation violente du massacre de la grande faune, était passé complètement inaperçu de la critique littéraire lors de sa parution. C'est du côté seulement des environnementalistes que cet écrivain pourtant littérairement exigeant a joui d'une visibilité certaine. Son engagement ne s'est

---

<sup>6</sup> Voir Pierre SCHOENTJES, « Au tigre ! Ô tigre... : Écrire la disparition », in Sara BUEKENS, Riccardo BARONTINI & Pierre SCHOENTJES (éd.), *L'Horizon écologique des fictions contemporaines*, Genève, Droz, 2021, p. 195-212.

<sup>7</sup> Sur le détail de ces safaris et les dioramas qui ont été réalisés à partir des animaux ramenés, on verra le site du Musée d'histoire naturel de Berne, URL : <https://www.nmbe.ch/de/ausstellungen/tiere-afrikas>.

d'ailleurs pas limité à des animaux emblématiques puisqu'il a abordé aussi la question de l'élevage intensif dans un pamphlet au vitriol : *Les Poules préfèrent les cages* (2000).

Gageons que des livres semblables ne manqueraient pas de s'imposer aujourd'hui auprès d'un vaste public, lecteurs et critiques confondus. La problématique environnementale est en effet devenue centrale dans l'univers littéraire, comme en témoigne le nombre croissant de romans qui, à chaque rentrée littéraire, abordent ces enjeux. On le vérifie sans peine en observant la liste des nominés et des lauréats du Prix du roman d'écologie, qui récompense depuis plusieurs années des auteurs qui problématisent des questions environnementales dans des textes de qualité. Pour en rester à la question de la disparition des animaux, Sibylle Grimbert vient de publier *Le Dernier des siens* (2022), un roman mettant en scène la relation entre le dernier des grands pingouins – véritable personnage – et un chercheur qui le recueille. Sous-jacente à ce roman s'invite aussi cette question dérangeante : que jugeons-nous vraiment grave, qu'une espèce disparaisse où qu'elle disparaisse sans avoir été documentée scientifiquement ? Et dans le sillage de cette interrogation : pourquoi la science chercherait-elle à cloner le mammoth plutôt que de s'investir afin de sauver les espèces en voie de disparition ?

## **Mort de l'activiste**

Ainsi, la mise en scène d'actions violentes en faveur de l'environnement n'est certainement pas dominante dans le paysage contemporain. La lutte anticolonialiste ou les combats anticapitalistes des années soixante et soixante-dix pouvaient encore conduire à ce que des fictions se montrent en sympathie avec ceux qui choisissaient de recourir aux armes pour faire triompher leur cause, même s'ils étaient minoritaires. Il n'en va plus de même aujourd'hui, où, sans même envisager les questions de terrorisme, toute violence physique s'avère suspecte. Alors que Pierre Pelot pouvait parfaitement le faire il y a cinquante ans, il est dorénavant devenu plus difficile de mettre en scène une violence envers les personnes. Imagine-t-on aujourd'hui un auteur qui garderait sa sympathie à un personnage qui culbute un braconnier dans le vide ? Brunel, qui fait apparaître des scénarios plus extrêmes, ne s'y risque que sur le mode de l'anticipation, loin de

toute perspective réaliste et en créant des personnages qui, à la différence de ceux des *Canards boiteux*, ne sont pas proposés en modèles<sup>8</sup>.

La violence s'invite pourtant dans des romans qui prennent pour sujet le militantisme écologique. Alice Ferney fait ainsi un saint de Paul Watson, le militant que Ruffin prenait comme modèle pour son écoterroriste. La fin du *Règne du vivant* (2014), qui cautionne la violence envers les biens nécessaires à la préservation des mammifères marins, montre l'alter égo du capitaine de *Sea Shephard* frappé par un harpon explosif et mourant dans une gerbe de sang. Le roman, qui réactualise les codes de l'hagiographie, offre ainsi à l'écologie son premier martyr en rappelant d'ailleurs opportunément que les écologistes ne sont pas ceux qui tuent, mais au contraire ceux qui se font tuer.

L'alpiniste et écrivain Lionel Daudet problématise de son côté la violence exercée envers les personnes dans *Très haute tension* (2018). Le roman met en scène de jeunes militants écologistes, amateurs de sports extrêmes comme le *base jump*, qui œuvrent pour la protection de la vallée de la Durance, défigurée par les lignes à haute tension. Les atteintes ne sont pas visuelles seulement, les lignes sont aussi responsables de la mort de quantité d'oiseaux, qui percutent avec régularité les câbles. La nature, déjà mise à mal dans la vallée par la régulation hydraulique de la Durance, se trouve ainsi également mise en danger dans le ciel. Le groupe d'activistes prend en otage les occupants d'une cabine de téléphérique et lors de cette action, ils précipitent l'un de leurs prisonniers dans le vide... C'est du moins ce que s'imaginent les lecteurs qui, comme les téléspectateurs qui assistent en direct aux événements, voient un corps tomber de la cabine. En réalité, il n'en est rien : c'est un mannequin que les militants ont fait chuter. La prise d'otage ne fera aucune victime... en dehors de la jeune femme qui dirige le commando et qui se suicide en n'ouvrant pas le parachute lors du saut qui doit lui permettre d'échapper aux forces de l'ordre. Sa mort vaut pénitence sinon rédemption dans un roman qui ne cautionne jamais la violence.

C'est encore le suicide de sa protagoniste, militante écologiste, qu'Hélène Laurain met en scène dans *Partout le feu* (2022), un texte original parce qu'il opte pour la forme d'une prose narrative empruntant sa forme et son intensité à la poésie. La jeune femme au centre du récit est une révoltée qui se sent mal dans sa peau et dans son époque, et qui, dans les dernières pages du livre, s'enferme dans une voiture, s'asperge d'essence et meurt dans les flammes. L'intérêt de ce texte réside dans la manière complexe dont le symbolisme du feu est exploité : il renvoie

---

<sup>8</sup> J'aborde plus en détail la manière dont la fiction pose la légitimité du recours à la violence pour servir la cause environnementale dans : Pierre SCHOENTJES, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020, p. 184 et s.

en effet simultanément à l'urgence, la révolte, la passion, la violence, mais aussi au réchauffement climatique, provoqué par l'exploitation massive et irresponsable des carburants fossiles. La voiture, propulsée par son moteur thermique, devient l'image même de l'écocide en cours. Laurain rend poignant le deuil que nous devons faire des espaces sauvages et d'un monde sans cancer. Mais ce texte fort est particulièrement digne d'intérêt parce qu'il refuse tout simplisme : ainsi, le lecteur ne saura pas si la protagoniste met fin à ses jours par dépit amoureux ou si son geste est l'expression d'un *no future* induit par la crise environnementale.

Alors que jusque dans les années soixante-dix, les écrivains en sympathie avec la cause environnementale s'autorisaient à mettre en scène la violence envers les personnes, il semblerait que les auteurs contemporains s'interdisent dorénavant de recourir à des scénarios de ce type. Fidèles à la tradition de non-violence qui caractérise l'écologie, ils regardent du côté des souffrances des victimes plutôt que de faire voir des actions où la défense de la nature aurait mort d'homme pour conséquence. Dans la mesure toutefois où les écrivaines et les écrivains d'aujourd'hui se montrent conscients des limites de l'action non violente dans un contexte d'urgence climatique toujours plus grande, ils s'efforcent de mettre en place des histoires qui problématisent le recours à la violence de telle sorte qu'ils ne puissent pas être accusés d'incitations à la violence. Fût-ce par fiction interposée.

La limite extrême qu'ils se sont fixés jusqu'à présent consiste à mettre en scène le suicide de leurs personnages principaux. Il sera intéressant d'observer comment, dans les années à venir, la fiction répondra à la demande d'engagement concret qui résonne dans la société.

(Transcription initiale réalisée par Matthieu Lechner)

## Bibliographie

### *Œuvres primaires*

ABBEY, Edward, *Gang de la clé à molette*, trad. de l'anglais par J. Mailhos, Paris, Gallmeister, 2013 [*The Monkey Wrench Gang*, 1975].

BARTHOLEYNS, Gil, *Deux kilos deux*, Paris, J. C. Lattès, 2019.

BRUNEL, Camille, *La Guérilla des animaux*, Paris, Alma, 2018.

DAUDET, Lionel, *Très haute tension*, Paris, Stock, 2018.

DEL AMO, Jean-Baptiste, *Règne animal*, Paris, Gallimard, 2016.

- FARRACHI, Armand, *L'Adieu au Tigre*, Paris, Imho, 1979.
- FARRACHI, Armand, *Les Poules préfèrent les cages. Bien-être industriel et dictature technologique*, Paris, Yves Michel, 2020.
- FERNEY, Alice, *Le Règne du vivant*, Arles, Actes Sud, 2014.
- GARY, Romain, *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1956.
- GRAN, Igor, *L'Écologie en bas de chez moi ?* Paris, P.O.L., 2011.
- GRIMBERT, Sibylle, *Le Dernier des siens*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2022.
- LAURAIN, Hélène, *Partout le feu*, Paris, Verdier, 2022.
- MÉNAGE, Vincent, *Défaite des maîtres et possesseurs*, Paris, Seuil, 2016.
- PELOT, Pierre, *Les Canards boiteux*, Paris, G. P. Éditions, 1979.
- RICO, Lucie, *Le Chant du poulet sous vide*, Paris, P.O.L., 2020.
- RUFFIN, Jean-Christophe, *Le Parfum d'Adam*, Paris, Gallimard, 2007.
- SORENTE, Isabelle, *180 jours*, Paris, J-C Lattès, 2013.

#### *Matériel critique*

- BLANC, Guillaume, *L'Invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Paris, Flammarion, 2020.
- BUEKENS, Sara, BARONTINI, Riccardo & SCHOENTJES, Pierre (éd.), *L'Horizon écologique des fictions contemporaines*, Genève, Droz, 2021.
- GARRARD, Greg, *Ecocriticism*, New York, Routledge, 2004.
- SCHOENTJES, Pierre, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020.
- SIMON, Anne, *Une Bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021
- SINGER, Peter, *La Libération animale*, trad. de l'anglais par Louise Rousselle, Paris, Payot, 2012 [*Animal Liberation*, New York, HarperCollins, 1975].

# Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels

*Littérature et écologie, ou comment écrire les écocides de biotopes réels*, le premier ouvrage de la collection multilingue « Cultures & Écologies », privilégie la lecture et l'analyse d'œuvres littéraires qui, de l'Antiquité à nos jours, mettent en scène des écocides non seulement réels, mais encore perpétrés dans la contemporanéité même de l'écriture des textes. Les réflexions et les propositions développées dans ce volume sont multiples et polylogiques. Mais toutes se rejoignent sur un point : l'art du récit et l'art de la lecture ont un rôle à jouer dans le processus de sensibilisation et de responsabilisation face au « monde-plus-qu'humain » – et donc, par extension, dans la rupture de la danse infernale des écocides.

Avec les contributions de Colette Camelin, Aurélie Choné, Ottmar Ette, Corinne Fournier Kiss, Xavier Garnier, Céline Naito, Pierre Schoentjes, Patrick Suter et Olivier Thévenaz.

**Corinne Fournier Kiss**, comparatiste, romaniste et slaviste, est privat-docent à l'Université de Berne. Ses recherches actuelles sont consacrées aux représentations littéraires de l'espace (villes, frontières, jardins, forêts, cours d'eau) et explorent diverses approches écocritiques.

ISBN 978-2-88981-050-5



9 782889 810505 >